

Antoine Choplin

Le héron de Guernica

l
a
b
r
u
n
e

LE POINT DE VUE DES ÉDITEURS

A Guernica, en avril 1937, le jeune Basilio passe son temps dans les marais à peindre des hérons cendrés, alors que la population fuit dans la crainte de l'arrivée des Nationalistes. Le jour même du bombardement, le 26 avril, il cherche à rendre le frémissement invisible de la vie, dans les plumes d'un oiseau. Mais une fois la ville en feu, il ne peut se retenir d'aller voir, de ses propres yeux le massacre. Comment rendre compte de la réalité, que ce soit celle d'un héron ou d'une guerre terrible ? Basilio se rendra jusqu'à Paris, au début de l'été, pour découvrir le « Guernica » de Picasso, cette peinture magistrale, témoignage imparable de la tragédie, bien que le peintre célèbre n'en ait pas été le témoin.

Avec son économie de style, Antoine Choplin nous interroge sur la nécessité de l'art pour rendre compte de notre condition humaine, même la plus extrême.

ANTOINE CHOPLIN

Avec intensité et humanité, Antoine Choplin fait une nouvelle fois vibrer le souffle de l'Histoire.

DU MÊME AUTEUR

La Cime du regard, poésie, La Bartavelle, 2000.

La Manifestation, récit, Le Petit Véhicule, 2001, réédité à La Dragonne, 2006.

Tambour et peignoir incarnat, roman, Le Petit Véhicule, 2001.

Des âmes en goguette, poésie, Le Petit Véhicule, 2001.

Radeau, roman, La Fosse aux Ours, 2003.

Léger fracas du monde, roman, La Fosse aux Ours, 2005.

L'Impasse, roman, La Fosse aux Ours, 2006.

Cairns, récit, La Dragonne, 2007.

Apnées, roman, La Fosse aux Ours, 2009.

Cour Nord, roman, Rouergue, 2010.

© Rouergue, 2011

ISBN 978-2-8126-0272-6

www.lerouergue.com

Antoine Choplin

Le héron de Guernica

— l
— a
— b
— r
— u
— n
e

Extrait de la publication

La veille, après avoir quitté la gare, Basilio s'était aventuré au hasard, parmi les rues.

Vers le soir, fatigué, il avait franchi les grilles du jardin du Luxembourg et s'était assis sur un banc, un peu à l'écart des allées. La nuit était tombée.

Il avait fini par fermer les yeux, et sans doute avait-il dormi par instants, le coude posé sur sa valise, son carton à dessin sur les genoux.

Plus tard, dans l'incertitude des heures, il avait guetté la venue du jour en frissonnant, les avant-bras ramenés contre le torse.

Enfin, il y avait eu le chant des merles et des fauvettes juste avant le souffle balbutié de la lumière.

C'était une drôle de journée qui commençait, se disait Basilio.

Deux semaines plus tôt, il s'était rendu au couvent Santa Clara pour montrer son travail achevé au père Eusebio.

Ils s'étaient retrouvés dans le clair-obscur du réfectoire dont la plupart des vitrages avaient été brisés. Basilio avait déroulé sa peinture sur un bout de table. Le curé l'avait étudiée longuement, en variant les distances de vue. De temps en temps, il levait la tête et Basilio pouvait remarquer combien ses yeux brillaient.

Alors, avait demandé Basilio après un temps.

Le père Eusebio n'avait rien répondu. Il avait poursuivi son étude en silence, s'approchant, s'écartant, avec un regard vers Basilio de temps à autre.

Il avait demandé à garder la peinture une heure ou deux, et ne l'avait rendue à Basilio que vers midi, à la Taverne.

Dis-moi, Basilio, avait-il demandé en se faufilant à ses côtés, est-ce que tu as entendu parler de Picasso ?

Picasso ?

Oui. Un artiste peintre. Espagnol.

Non. Jamais entendu ce nom.

C'est un grand artiste, bien connu ici en Espagne et même en Europe.

Ah bon.

Il se trouve qu'on lui a passé commande pour une exposition très importante qui va se tenir bientôt à Paris. L'Exposition internationale des arts et techniques, ça s'appelle.

Basilio avait continué à tremper son pain dans son assiette de soupe, sans comprendre où le curé voulait en venir.

Eh bien, il paraît qu'il veut réaliser une œuvre sur ce qui s'est passé ici. À Guernica. C'est Felipe, mon ami journaliste qui me l'a dit.

Ah oui.

Il a choisi Guernica, tu te rends compte.

Un temps. Basilio, le pain dans la soupe.

Grâce à lui, on va parler de Guernica, en France, dans le monde entier peut-être. On va s'intéresser à ce qui s'est passé chez nous. Tu comprends ?

Oui, avait dit Basilio, je comprends.

Avec un bon sourire, le curé avait rendu sa peinture à Basilio, roulée en un large cylindre.

C'est un très beau travail.

Vraiment ? avait demandé Basilio.

Oui, avait répondu le curé. Vraiment. Et en plus, si j'osais, je dirais que ton héron me fait penser à notre Jésus. Dieu me pardonne.

Après, il s'était éloigné un court instant pour attraper une assiette de soupe.

Basilio lui avait demandé si Picasso était ici, à Guernica.

Non, je ne crois pas.

Mais, ce lundi de la semaine passée, il y était à Guernica, avait encore questionné Basilio.

Non. Il paraît qu'il a appris tout ça par les journaux.

Un temps.

Alors je comprends pas, avait dit Basilio.

Qu'est-ce que tu ne comprends pas ?

Je comprends pas comment il peut peindre sur les événements de Guernica, s'il n'y était pas quand cela s'est produit.

Les artistes peuvent faire ça, avait dit le curé. Tu ne finis pas ta soupe ?

Non.

Le père s'était incliné vers Basilio.

Bon, écoute-moi, maintenant. Est-ce que tu aimerais savoir ce qu'il a peint au sujet de Guernica, Picasso ?

Oui, bien sûr.

Est-ce que tu irais jusqu'à Paris pour voir ça ?

Il avait souri en posant la question.

Paris ?

Si on se débrouillait pour te payer le voyage.

Basilio avait plissé le front.

Et puis ça te ferait du bien de partir un temps d'ici, de voir du pays, tu ne crois pas ?

Je sais pas, avait bredouillé Basilio. Je suis jamais parti.

Et alors, avait dit le père Eusebio.

Un temps. Le brouhaha de la Taverne, les éclats de voix.

Et puis, tu pourrais emmener ta peinture avec toi. On ne sait jamais. Peut-être qu'on pourrait s'y intéresser. Peut-être que Picasso lui-même, il voudrait y jeter un coup d'œil, qu'est-ce qu'on en sait. Tu y étais, toi, à Guernica. Hein, Basilio.

Oui.

Alors, tu n'as qu'à réfléchir. Tu me diras.

Après avoir grignoté sans faim le reste de ses biscuits secs, Basilio a consulté son plan de Paris. D'un coup de crayon circulaire, le père Eusebio y avait entouré le Champ-de-Mars et le Trocadéro.

Pour le pavillon espagnol, avait dit le curé, tu n'auras qu'à te renseigner sur place, ça ne devrait pas être trop compliqué.

Les premiers rayons du soleil ont surgi dans son dos, d'entre les toits, et le chant des oiseaux est devenu assourdissant.

Basilio a quitté le banc, emboitant le pas de deux promeneurs matinaux pour rejoindre la rue de Vaugirard.

Ce jour-là, il y aura la présentation du tableau à la presse et Picasso sera forcément là, avait assuré Felipe. Bien sûr, il y aura les officiels et tous les discours et les gens bien mis, avait dit le père Eusebio. Mais tu comprends, on ne sait jamais comment les choses peuvent se passer.

Pourquoi tu y vas pas à Paris, toi ? avait demandé Basilio.

Parce que j'ai trop de choses à faire ici, à Guernica.

Plus tard, il avait ajouté que de surcroît, et contrairement à Basilio, lui n'était pas un artiste.

Basilio quitta la rue de Vaugirard pour le boulevard Pasteur puis l'avenue de Suffren qu'il descendit d'une démarche inégale et chaloupée. La tour Eiffel s'était mise à peser de toute sa hauteur sur le paysage et capturerait incessamment son regard. Une foule de gens déambulaient déjà parmi les nombreuses installations du Champ-de-Mars.

Il rejoignit la Seine, fit quelques pas sur le pont d'Iéna avant de poser sa valise et son carton à dessins contre le parapet. Il resta là, debout, un long moment, face au soleil encore rasant à scruter le fleuve et les embarcations, les bateliers à la manœuvre.

Juste après le pont, s'ouvrait la perspective du Trocadéro bordée de part et d'autre par les pavillons étrangers.

Basilio remarqua l'attroupement qui s'était formé au bas de l'esplanade. Curieux comme à cet endroit, les gens portaient

sans arrêter le regard d'un côté et de l'autre, comme les spectateurs d'une partie de tennis.

Basilio vint flâner à leur contact. Il les entendit s'émerveiller du défi que semblaient se lancer les deux édifices monumentaux qui se faisaient face, et au milieu desquels ils se tenaient. Les pavillons allemand et russe.

Basilio lui aussi, leva un instant le nez de droite et de gauche. Et puis il poursuivit sa marche, sans rien goûter de ce vertige.

Deux cents mètres plus loin, il faillit passer devant le bâtiment espagnol sans le remarquer tant, sans doute, il avait imaginé qu'il lui serait long et délicat de le dénicher.

De plus, il avait imaginé une construction flamboyante et élancée ; et il découvrait une architecture plutôt sobre, sur trois niveaux, dont l'élégance discrète tenait surtout à la nature des matériaux, principalement du verre agrémenté de fresques stylisées, l'une représentant la carte géographique de l'Espagne.

Il hésita avant de gravir le perron encore désert.

En haut des marches, un panneau indiquait en plusieurs langues que le pavillon ouvrait ses portes à midi.

Il se colla le front aux baies vitrées. Regarda les gens qui s'affairaient à l'intérieur.

Après un temps, il redescendit et s'installa aussi confortablement que possible sur les premières marches du perron. Il lui restait deux bonnes heures à patienter.

Monsieur, s'il vous plaît.

Basilio sursauta. Une jeune femme en robe longue était penchée sur lui.

Vous parlez français ? demanda-t-elle aimablement.

Basilio écarquilla les yeux et la jeune femme se mit à lui parler en espagnol.

Je vais vous prier de dégager cet endroit. Nous allons bientôt ouvrir les portes du pavillon.

Je crois que je me suis endormi.

La femme sourit. Basilio se passa la main dans les cheveux, attrapa son carton à dessins qui avait glissé en bas des marches.

Depuis quelque temps, j'arrive plus à dormir au moment où il faudrait.

Il se releva, tapota l'arrière de son pantalon de ses deux mains pour l'épousseter.

Quelle heure est-il ? demanda Basilio.

Onze heures trente.

Un temps.

Je vous remercie, fit la femme en remontant de quelques marches sans quitter Basilio des yeux.

Un peu plus, et je ratais l'ouverture, il dit à voix basse.

Et puis rattrapant la femme, sa valise à la main et son carton à dessins sous le bras : C'est que j'ai beaucoup voyagé pour voir ça.

Ah oui, dit la femme.

Cette fois, elle s'était détournée et avait accéléré sa remontée du perron.

Très bien, très bien, elle dit encore. Alors, peut-être nous croiserons-nous encore tout à l'heure.

Parce que vous travaillez ici, c'est ça, continua Basilio en grimpant les dernières marches juste derrière la femme.

Oui, c'est cela.

Ah, c'est une chance. Du coup, vous savez sûrement à quelle heure monsieur Picasso sera là.

La femme s'arrêta et fit volte-face. Les traits de son visage trahissaient un peu d'agacement.

Pablo Picasso est attendu pour l'inauguration officielle, elle dit. À quinze heures.

Ah bon, fit Basilio. C'est parfait. Vous comprenez, j'aimerais pouvoir lui dire un mot ou deux.

Le visage de la femme hésita puis se détendit. Dans un petit rire attendri, elle dit que Picasso serait sûrement très accaparé par la presse et les officiels.

Oui, c'est bien normal, dit Basilio et je voudrais pas l'ennuyer. Je lui dirai seulement ça, que je viens de Guernica pour voir sa peinture. C'est bien ça qui est exposé ici, sa peinture sur Guernica ?

Oui.

Bon, alors voilà, je lui dirai ça. Et aussi que j'étais là-bas au moment des bombardements. Alors après, c'est comme dit le père Eusebio. On sait pas comment ça peut se passer, vous voyez.

Elle lui faisait face. Elle le parcourut d'un regard bienveillant, de haut en bas, puis de bas en haut.

Oui, en effet. Vous avez raison, on ne sait jamais.

C'est ce qu'il dit, le père Eusebio. Surtout qu'en plus, j'ai quelque chose à lui montrer à monsieur Picasso.

Et de l'index, il tapota son carton à dessins.

Ah, fit la femme.

Vous voulez jeter un coup d'œil ? demanda Basilio.

C'est-à-dire que, bredouilla la femme. Ç'aurait été avec plaisir, mais je n'ai guère le temps. Nous ouvrons le pavillon dans quelques minutes et.

Tandis qu'elle parlait, Basilio a dénoué les ficelles et a entrouvert son carton, en le maniant comme un grand livre précieux. Il s'est approché de la femme, jusqu'à lui toucher

l'épaule. Les deux têtes se sont penchées l'une vers l'autre, les regards ont plongé dans le carton.

Un temps.

C'est vous qui l'avez peint ? questionna la femme en se redressant.

Oui.

Elle le fixa un instant, lui n'avait pas levé le nez du carton. À nouveau, elle regarda la peinture, son front s'approchant de celui de Basilio.

Et cet animal, demanda la femme, qu'est-ce que c'est ?

C'est un héron. Un héron cendré.

Après un temps de silence, Basilio a refermé doucement le carton à dessins.

Pardonnez-moi, mais je préfère ne pas regarder ça trop longtemps, a dit Basilio. Des fois, ça me colle la sueur aux tempes et ça m'empêche de bien respirer.

La femme a fait un léger signe de tête comme si elle comprenait ce qu'il voulait dire. Après, elle lui a serré le bras et s'est excusée, il faut vraiment que j'y aille maintenant. Et elle est partie d'un coup.

Alors seulement, Basilio s'est rendu compte que le perron s'était peuplé de quelques dizaines de visiteurs qui attendaient en bavardant l'ouverture des portes.

À midi pile, la petite foule amassée sur le perron a commencé à s'engouffrer dans le vaste hall du pavillon espagnol. Au beau milieu, Basilio a progressé comme il a pu, avec sa valise et son carton à dessins.

À l'intérieur, les visiteurs se répartissaient en trois files d'attente, progressant vers un large comptoir et leurs hôteses.

L'une d'elles était la femme à la robe longue. Basilio se mit dans la file qui menait à elle.

Après quelques minutes, il atteignit le comptoir. La femme et lui se retrouvèrent face à face.

Cette fois, vous voilà bien réveillé, elle dit en souriant.

Basilio ne sut pas quoi dire en retour.

Il se mit à fouiller dans sa poche pour attraper de quoi payer son billet d'entrée mais la femme l'arrêta d'un geste de la main.

Si vous permettez, je suis heureuse de vous remettre une invitation pour la journée.

Et elle lui tendit un ticket.

Et si vous voulez, vous pourrez laisser votre valise au vestiaire, juste derrière.

Merci, dit Basilio. Mais enfin, pour l'invitation, je.

Elle posa ses deux mains sur la banque comme si elle voulait lui attraper les siennes.

Le tableau de Picasso se trouve au premier étage, elle dit. Vous verrez, c'est indiqué. Vous pourrez voir aussi quelques-unes des esquisses qui ont précédé la réalisation de l'œuvre.

Basilio hocha la tête plusieurs fois en regardant la femme et en s'écartant doucement du comptoir.

Il déposa sa valise au vestiaire comme elle avait dit, mais garda sous le bras son carton à dessins.

Puis, sans prendre le temps même d'un regard à la volée sur le foisonnement des installations du rez-de-chaussée, il emprunta les escaliers et se dirigea, trotinant presque, vers la salle réservée à *Guernica*.

Le bal

Basilio franchit le pont de Renteria, puis la voie de chemin de fer. Il s'engage sur les petits pavés de la Calle Don Tello.

Il vient de parcourir plus de cinq kilomètres depuis la ferme, avec le cochon récalcitrant au bout de la corde et le gros sac de haricots sur l'épaule.

Il s'arrête une fois encore pour souffler un peu. Pose le sac, s'éponge le front d'un revers de manche.

Allez mon vieux, on y est presque, il dit à l'attention du cochon qui en tirant sur la corde, continue à décrire de petites trajectoires nerveuses et désordonnées.

Maria ! Maria ! appelle-t-il dès qu'il a dépassé le porche.

Il accroche la corde à un anneau métallique scellé dans le mur de la cour.

Maria !

Maria apparaît. Elle est en blouse de travail, visiblement sur le point de partir.

Que se passe-t-il ?

Regarde ça Maria, fait Basilio en désignant le cochon qui continue à s'agiter en tous sens.

Maria l'interroge du regard.

C'est le vieux Julian qui me l'a donné pour mon travail là-bas, à la ferme.

Il fixe Maria avec un sourire plein de fierté.

Et c'est pas tout. Il m'a donné ça aussi, et il montre le sac de haricots.

Eh bien ! fait Maria. Je suis contente pour toi, Basilio.

Ils restent un instant silencieux.

Et alors quoi, tu vas les vendre au marché demain, elle demande.

Oui. J'en tirerai un bon prix.

Bien, dit Maria.

Vraiment un bon prix, répète Basilio.

Un temps.

Et moi, tu sais ce que je ferais à ta place, dit Maria.

Dis.

J'irais montrer ça à ton oncle Augusto. Le cochon et aussi le sac de haricots. Ça lui fera plaisir.

Tu crois ?

Sûre.

Mais c'est dimanche et j'aimerais aussi aller au bal de la Place.

Tu pourras faire les deux. Il n'est encore que deux heures. Mais d'abord, tu devrais aller te débarbouiller, on dirait que tu as eu bien chaud. Moi j'ai du travail au couvent. Il y a eu une attaque aérienne ce matin, vers Marquina.

Elle tapote affectueusement l'épaule de Basilio avant de s'éloigner.

Maria est infirmière et tous ces temps, elle travaille au couvent des Carmélites qui a été réquisitionné comme hôpital militaire. Il lui arrive d'y passer plusieurs jours d'affilée, nuits comprises, et ces fois-là, quand elle rentre, elle reste longtemps sans parler et Basilio lui trouve la peau du visage toute grise et les yeux très enfoncés dans les orbites.

Lui, Basilio, il habite chez elle, une chambre assez spacieuse et plutôt bien éclairée dans laquelle il aime dessiner et peindre, ou simplement rêvasser. Il verse un loyer chaque mois, et quand il n'a pas de quoi payer, c'est l'oncle Augusto qui doit s'en charger et ça ne se passe pas sans mal. Pour la nourriture, il se débrouille comme il peut, surtout avec les produits de la ferme du vieux Julian, là où il donne la main presque chaque jour.

Basilio s'approche du puits de la cour. Il enlève sa chemise, puis remonte un seau plein d'eau, s'asperge la poitrine et le visage.

Après il fait quelques pas vers le cochon, le seau à la main.
Allez, viens là, mon pépère.

Et en riant, il renverse sur lui le reste de l'eau.

Depuis sa mauvaise chute du début de l'hiver, Augusto Ellere est pensionnaire de la résidence Calzada. Il y séjourne en compagnie d'une vingtaine de vieillards malades ou impotents, ce qui a pour effet de le mettre en rogne.

Dis-moi un peu, répète-t-il souvent à Basilio, ce que je peux bien foutre ici, au beau milieu de cette satanée cour des miracles !

Basilio se dit qu'en vérité, Augusto aurait bien du mal à se débrouiller par lui-même, vu qu'il ne réussit même pas à se lever tout seul de son lit.

Après tout, c'est vrai qu'il était venu pour ça aussi.

Basilio a frotté ses yeux et s'est mis debout.

À pas lents, il est passé devant lui, esquissant peut-être un léger hochement de tête tandis que pour la première fois, le temps d'une seconde à peine, leurs regards se rencontraient.

Après qu'il ait fendu la troupe des gens rassemblés dans le hall du bâtiment, il a repris sa valise au vestiaire.

Il a cherché en vain le visage de la femme à la robe longue, se hissant sur la pointe des pieds et tournant plusieurs fois sur lui-même pour tenter de la repérer.

Il a rejoint la sortie.

Sous le soleil généreux, il a redescendu l'esplanade du Trocadéro et gagné les bords de Seine.

Accoudé au parapet du pont, il a respiré à grands traits, couvrant d'un œil vagabond le ballet paisible des péniches et les voltes d'un couple de mouettes.

Ouvrage réalisé
par le Studio graphique des Éditions du Rouergue